

DAVID BOWIE  
B.B. KING  
SACHA REINS  
THE FLYING  
THE DEAD  
THE WHO  
THE STONES  
HARDY

Rock-  
ambo-  
lesque

ÉQUATEURS



# ROCKAMBOLESQUE



Sacha Reins

# ROCKAMBOLESQUE

ÉQUATEURS

ISBN : 978-2-3828-4055-9.

Dépôt légal : mai 2022.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2022.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[editions-des-equateurs@orange.fr](mailto:editions-des-equateurs@orange.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

À Didier, Cédric, Julie et Amandine et aussi  
Oscar, Timéo, Stella et Jules.

À Frank Ténor et Daniel Filipacchi qui,  
chez l'ado que j'étais, allumèrent un feu qui  
m'éclaire toujours aujourd'hui.





## Sommaire

1. B.B. King – Atlanta . . . . .	11
2. N. Y. . . . .	20
3. Tom Jones – Elvis – Wanda Jackson . . . . .	40
4. Fin B.B. Best . . . . .	48
5. The Who . . . . .	52
6. Clapton . . . . .	69
7. Grateful Dead – Hérouville . . . . .	77
8. Lou Reed . . . . .	84
9. Prince . . . . .	88
10. Bowie . . . . .	103
11. Leonard Cohen. . . . .	108
12. Wham! – George Michael . . . . .	121
13. Beach Boys et Brian Wilson . . . . .	134
14. Brad Pitt – Tom Cruise . . . . .	144
15. David Helfgott . . . . .	154
16. George Harrison. . . . .	159
17. Keith Jarrett . . . . .	164

18. Johnny . . . . .	175
19. Rickie Lee Jones . . . . .	186
20. Nusrat . . . . .	190
21. John Lee Hooker – Angelina . . . . .	197
22. Françoise Hardy – Roger Moore . . . . .	205
23. Little Monster . . . . .	213
24. Sonny Rollins . . . . .	224
25. Mick Jagger and the Stones . . . . .	232
26. Michael Jackson . . . . .	252

## I

### B.B. King – Atlanta

Atlanta, 1970. La chaleur était écrasante. Atlanta, en juillet, c'est pas pour les chochottes. B.B. King et moi-même étions arrivés dans la matinée de Caroline du Nord et nous nous étions installés dans un motel situé à une vingtaine de kilomètres du festival. Pas de piscine, rien à faire de la journée, B. devait être sur scène à vingt heures. Comme toujours, tout le monde a un peu traîné de la réception au coffee-shop, du coffee-shop à la chambre; un peu devant la télé mal réglée; couleurs dégoulinantes, programmes à se flinguer avec des talk shows transpirant la bêtise satisfaite, entrecoupés de pubs où des beaufs locaux habillés comme Yvette Horner à Nashville vantent leurs voitures d'occasion... Bref, le Sud. C'est un motel cheap, la clim fait beaucoup de bruit pour pas grand-chose. B. est dans sa chambre, catégorie *luxe*. Pour l'endroit cela signifie une machine à café et des rideaux qui ferment à peu près.

Une fois ses affaires rangées, ses costards suspendus, il sort sa guitare, la fameuse Lucille dont je suis le parfois très étourdi garde du corps, un cahier et reprend le travail gigantesque qu'il poursuit. Persuadé qu'un jour il trouvera la combinaison magique, déchiffrera l'équation musicale absolue qui relie les notes de musique aux mathématiques célestes universelles, inlassablement, il remplit des cahiers d'accords et de chiffres. Quand je lui demande de m'expliquer ce qu'il fait, il s'exécute. Et je ne saisis rien du tout. Il s'agit, entre autres, de déchiffrer la musique de Django. Django le rend fou. Charlie Christian, T-Bone Walker, Bukka White l'avaient bluffé et inspiré, mais il s'était hissé à leur rang, avait compris la construction de leur musique et amené le blues à un autre niveau. Mais avec Django, là il est largué. Il veut découvrir la logique mathématique de ses si imprévisibles improvisations ; cette loi universelle reliant la danse des atomes à une symphonie de Mozart. La promesse – il n'en doute pas – d'une méthode de musique universelle pour laquelle il sera bien plus respecté que comme musicien de blues. À ma connaissance, il n'a jamais achevé cette œuvre. Mais ce travail de Sisyphe l'aide à surmonter l'ennui des voyages, les longues heures passées dans les bus, les avions, les aéroports et l'abrutissement télévisuel. Nuit et jour, dans ses chambres d'hôtel, qu'il dorme, baise ou travaille son instrument,

*the TV is on* <sup>1</sup>. Dans les premiers temps où j'étais à son service, quand je voyais qu'il dormait profondément (j'avais bien sûr la clé de sa chambre et je passais de temps en temps voir si tout allait bien), j'éteignais doucement le poste. Il se réveillait instantanément : « Pourquoi tu éteins ? Je ne regarde pas mais j'écoute. » Ah oui, en ronflant ? Et je lui rallumais son doudou. Bref, Atlanta, début d'après-midi, on s'emmerde en attendant le *gig*. Un minibus vient chercher les musiciens vers trois heures. Nous (B., Leroy, le manager de tournée, et moi) rejoignons le site en voiture vers cinq heures. Leroy avait loué une Cadillac. Je prends le volant, B. s'installe à côté de moi et Leroy à l'arrière. Nous voilà partis pour un trajet en voiture inoubliable.

Cette deuxième édition du Festival d'Atlanta ne se déroulait pas en réalité à Atlanta, mais à Byron, à cent cinquante kilomètres de là dans le Middle Georgia Raceway. L'organisateur entend bien surfer sur la vague Woodstock et promet lui aussi trois jours de paix d'amour, de musique et de défonce. L'affiche est splendide : Procol Harum, Jimi Hendrix, Johnny Winter, Captain Beefheart, Ravi Shankar, Jethro Tull, Lynyrd Skynyrd, Ten Years After, the Allman Brothers Band et B.B. King. Tout a été prévu, ou presque. Personne n'a pensé à affréter des héli-

---

1. La télé est allumée.

coptères pour déposer les artistes sur site et, en cette fin d'après-midi, c'est le chaos total sur l'unique route qui dessert le MGR. Nous sommes prisonniers d'un gigantesque embouteillage, avançant de quelques mètres par minute. Au bout de trois heures, nous avons parcouru quinze kilomètres, il en reste encore cinq. Une évidence : nous n'arriverons jamais à l'heure pour le concert. B. nous dit :

« Je n'ai jamais raté un show de ma vie et je ne vais pas commencer aujourd'hui. Je vais arrêter une moto.

— L'orchestre n'a pas dû arriver non plus, lui dis-je, on n'en est pas sûr car il n'y a aucun moyen de vérifier.

— Pas grave, je jouerai tout seul, je l'ai déjà fait, mais je suis sûr qu'il y aura bien une rythmique sur place qui viendra me donner un coup de main. »

B. descend de la voiture, arrête un motard, se présente et lui demande s'il peut l'amener à l'entrée du backstage. Le mec en rosit de fierté. Toujours au volant, je reste avec Leroy, désormais assis à côté de moi. Il nous fallut deux heures de plus pour atteindre l'entrée du circuit de vitesse. Là, la route se scinde en deux tronçons autour du circuit, et l'un est bloqué par des barrières et des vigiles. Je montre nos passes « Artistes » et on écarte les barrières pour nous laisser passer. Je longe l'enceinte du circuit sur quelques mètres. Un type nous fait de grands signes : « Les backstages véhicules, par ici ! » en ouvrant une

grande porte métallique. J'entre avec un soupir de soulagement dans un tunnel d'une vingtaine de mètres qui passait sous les tribunes avant de me rendre compte que nous plongeons dans l'enfer. Le mec (évidemment un bénévole!) s'était trompé, il nous avait fait passer du mauvais côté: nous nous retrouvons au milieu de la foule, devant la scène. Résumons la situation, nous sommes dans une énorme Cadillac, la scène est à notre gauche, comme elle est assez haute, je ne vois pas qui l'occupe à ce moment ni même si quelqu'un y joue. Nous sommes entourés de trois cent mille spectateurs, devant, derrière, sur les côtés, debout ou allongés, sobres ou défoncés. Je comprends alors que nous n'avons pas le choix: il nous faut traverser le circuit dans sa largeur, longer toute la scène et ses structures afin de rallier, de l'autre côté, la véritable entrée du backstage véhicules. Cent cinquante mètres à tout casser, quarante minutes de stress total. J'avance centimètre par centimètre au milieu de la foule, klaxon pratiquement bloqué. Allongés, plus ou moins défoncés, les spectateurs paniquent à l'apparition (bad trip? hallu?), soudaine d'une grosse bagnole noire à cinq centimètres de leur visage, et se poussent un peu sur leurs voisins. Tout le monde recule pour laisser passer le monstre dont personne ne comprend comment il est arrivé là, mais derrière, il y en a trois cent mille autres qui repoussent dans l'autre sens. On s'écrase sur le capot, certains montent sur le toit.

Nous allons nous noyer dans une marée humaine.  
Leroy flippe complètement.

« C'est fini, ils vont nous lyncher, nous allons mourir, nous allons être lynchés. *Oh Lord have mercy on me!*

— Mais non, Leroy, personne ne va être lynché, au pire, ils vont détruire la voiture et piquer le costume de rechange de B., dis-je pour tenter de le calmer.

— Ils vont nous lyncher, je te dis. Non, *moi*, ils vont me lyncher, *toi*, tu risques rien, t'es blanc comme eux et tu as les cheveux longs comme eux, moi je suis le seul noir ici, en pleine Georgie. *Lord, have mercy on me!* »

J'essaie de ne pas me laisser gagner par sa panique. La voiture avance toujours, centimètre par centimètre, klaxon bloqué. Je prie pour n'écraser personne. Si je touche quelqu'un, c'est fini, la foule perd la tête et nous sommes foutus. Un autre centimètre. Un autre. Je sens soudain que ma roue gauche roule sur quelque chose. À ce moment quelqu'un hurle devant moi. J'ai écrasé quelqu'un, la foule autour de la voiture se met à la secouer. Je ne peux pas ouvrir ma portière tant il y a de monde autour de nous. Je vois la tête du mec qui hurle en grimaçant de douleur à la hauteur de mon phare avant gauche. J'ai stoppé la voiture, enclenché la marche arrière et je recule. Je sens la voiture qui redescend de quelques centimètres. Le mec sur lequel j'ai roulé



se relève lentement et s'approche hurlant du pare-brise en me montrant quelque chose. Immense soulagement, je n'ai estropié personne, j'ai écrasé une lunch box, quelques sandwichs et un *six-packs* de Bud. *Thank you Lord!* murmure Leroy en me tendant un billet de vingt dollars. Je descends la vitre et les file au mec dont j'ai assassiné le goûter. J'ai soudain une idée. « Aide-nous, mec, lui dis-je, on est dans la merde, ça va mal finir. » Leroy, qui a compris, sort son énorme rouleau de billets (à l'époque tout se réglait en cash, des rouleaux de billets tenus par un élastique précieusement rangés dans nos poches), me file illico un autre biffeton de vingt. Quarante dollars en 71, c'est pas mal d'argent. Notre nouvel ami appelle deux de ses copains qui s'emploient à écarter la foule. Notre progression s'accélère spectaculairement, nous passons de un à dix centimètres/seconde. Trois quarts d'heure plus tard, nous atteignons enfin la porte située à l'autre bout de la scène. Nous entrons dans le backstage sécurisé pour nous garer à côté des camions de matériel. Je suis vidé, trempé comme si j'avais pris une douche tout habillé. Je ne pense qu'à une chose : une bière. À peine me suis-je éloigné de quelques mètres que je vois arriver en courant, dans un état de colère frôlant l'hystérie, un géant aux cheveux très longs, un blouson en jean sans manches découvrant des tatouages de motard. « Où est l'enculé de cette voiture ? hurle-t-il. Qui est l'enculé à qui est cette voi-

ture? C'est ta voiture? » Je secoue la tête, non, non, je ne sais pas à qui elle est et je continue de m'éloigner, laissant le type tourner autour de la Cad comme un chacal reniflant la proie qu'il va désosser. Je me dirige vers la loge de B., mais je ne lui raconte rien de nos aventures. Leroy le fera plus tard et B. me félicitera de nous avoir sortis de cette incroyable situation. Il est vingt-trois heures, B. n'est pas encore passé, le programme a pris des heures de retard, certains musiciens sont là, d'autres encore bloqués Dieu sait où, toute l'organisation est chamboulée et vole à vue. Et tout le monde s'en fout. Des filles entièrement nues font office de serveuses et passent d'une loge à l'autre en portant des plateaux de canettes.

Je me demande pourquoi le motard était si furax. J'aurai l'explication un peu plus tard dans la nuit. Ce jour-là, le Allman Brothers Band, un nouveau groupe sur la scène rock, devait enregistrer un album live, son premier. Cent mille dollars de matériel d'enregistrement avait été expédié de New York et installé dans un studio mobile. Le groupe était donc en scène, concentré, au taquet, conscient de l'importance de ce concert, il leur était totalement interdit de foirer, quand tout fut ruiné par une voiture roulant en contrebass, klaxon bloqué. La catastrophe. Un truc totalement imprévisible et insensé. Une voiture en plein milieu de la foule. Quarante minutes d'enregistrement avaient été totalement bousillées

et le type hors de lui était le manager du groupe. Le type était un vrai méchant. Trois ans plus tard, il fut arrêté et condamné pour avoir tué un mec au cours d'une bagarre dans un bar. Bonne chose que je ne me sois pas fait connaître.

Quelques mois après ce fiasco, les Allman rattrapèrent le coup à New York où ils (re)enregistrèrent leur premier live officiel « Live at the Fillmore East », qui devint l'un de leurs grands classiques. Ce qui restait des enregistrements d'Atlanta (sans les quarante minutes que j'avais bousillées) ne sortirent que trente ans plus tard. J'ai rencontré par la suite plusieurs fois le groupe et leur leader Greg Allman, mais je n'ai jamais osé leur dire que j'avais été le maître à l'œuvre de la débâcle d'Atlanta. Après avoir frôlé la mort en se faisant greffer un foie nouveau (l'ancien a été dérobé à l'hôpital par un dealer qui en a tiré plus de mille dollars le gramme au marché noir), Greg Allman était devenu un chrétien très pratiquant. Logiquement, il aurait donc dû avoir le pardon généreux et clément. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de me confesser. Et aujourd'hui, il n'est plus là.

## N. Y.

Sait-on à quel instant précis le destin chamboule tout dans sa vie ? Moi, je le sais, ma vie a basculé le 30 avril 1969 vers seize heures à l'aéroport de Strasbourg-Entzheim : le jour de ma rencontre avec B.B. King. En échange de deux billets pour son concert du soir, l'organisateur m'avait demandé de l'y accueillir et de veiller au bon déroulement de son séjour. J'avais pour moi de parler anglais et de savoir qui il était. B.B. King était inquiet, c'était la première fois qu'il jouait en Europe, c'était même la première fois qu'il jouait hors des États-Unis. Il se demandait s'il y aurait du monde à ses concerts et comment il serait reçu. Il s'inquiétait pour rien : il fit un triomphe et salle comble tous les soirs. Il fut étonné en me voyant car il n'imaginait pas qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, européen (entendez par là : blanc) puisse connaître sa musique et parfois même mieux que lui. Je lui posais des ques-

en burqa. Vision étrange et saisissante dans cet endroit que cette silhouette sombre au regard grillagé. C'était la première fois que je voyais une femme en burqa. Une seconde personne vint se placer de l'autre côté d'elle. Un homme corpulent, nos regards se croisèrent et nous nous reconnûmes immédiatement. C'était Frank Dileo. Sans dire un mot, il me fit un clin d'œil en souriant et je compris immédiatement : la femme en burqa entre nous, c'était Michael Jackson. Je fis un léger signe de tête. « *Have a nice day* », murmurai-je en m'en allant. « *Thank you* », répondit une petite voix enfantine sous l'épais voile noir.

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

